Gwen Dussaud

Nos Différences

Tome 1 – Faux départ

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Gwen Dussaud, 2024

Illustration couverture : Fanny Vénembre
Correction : Marie Liehn

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Personnages principaux :

☼ Théodore Marshall

♠ Mélissandre Marshall

Ψ Alexie Bouvier

¿! Cassandra Scheffer

α Daniel Maltais

*) Laurent Charpentier

Trigger Warning :

harcèlement scolaire, violence physique,
crises d'angoisse

Content Warning :

discrimination ordinaire, parents toxiques,
sexe, alcool

JEUDI 4 SEPTEMBRE

CHAPITRE 1

Théodore

☼

Dans ma lampe à lave, des bulles jaunes sortent de leur base, flottent et glissent les unes contre les autres. Une nouvelle monte vers elles, expulse la plus basse et la laisse tomber dans la nuit noire, pendant que le reste se mélange sans elle. Pourquoi s'est-elle retrouvée seule ? Alors qu'elle est de la même matière ? Elle se trouvait peut-être trop inférieure aux autres, qui attendaient en secret qu'une nouvelle bulle, plus belle, plus apte, vienne la remplacer. On ne l'a gardée que le temps de remplir un vide. D'ailleurs, pourquoi les lampes à lave n'ont-elles qu'une couleur ? Ce serait plus intéressant de toutes les avoir et de les voir se mélanger…

Un morceau de techno chasse le silence. Enfin le réveil ! Ça fait deux heures que je l'attends ! J'allume la lumière avec mon pied, laisse mon portable jouer la musique et mon corps suivre le rythme. C'est mon

premier jour au lycée ! Je tourne mon pyjama au-dessus de ma tête, le jette, tire un T-shirt jaune du placard, manque de glisser sur un jogging rouge qui traîne par terre, le ramasse, teste l'odeur et l'enfile. Cette année va déchirer ! Les options, l'alcool, les filles… Tellement de trucs à explorer ! Je mets des écouteurs, sors de ma piaule et tente d'entrer dans la salle de bain. La poignée bloque. J'insiste et distingue des cris derrière la porte. Pas grave, Mélisse a un miroir aussi !

Dans sa chambre, sans désordre à enjamber, je laisse plus de liberté à mes pas de danse. Devant la glace, je passe mes mains dans ma crinière rousse, secoue et fais une raie sur le côté. Sur mon pivot, l'angle du bureau arrache mes écouteurs. Fichus fils ! Je me baisse pour les ramasser, et une sorte de bourdonnement m'interpelle. En suivant le bruit, je tombe sur le portable de ma sœur vibrant par terre, à côté de son lit. Où elle dort toujours. La pauvre… Elle avait déjà ses craintes pour aujourd'hui, mais en plus, c'est moi qui vais la réveiller ! Je m'approche d'elle avec un sourire sadique…

Mélissandre

♠

VLAM !

Qu’est-ce qui se passe ? On a coulé ? Je suis morte ? Non, je suis sur le sol, il est sec… C’était un rêve… Mon bras a pris un de ces chocs ! Qu’est-ce que je fais par terre ? Je me tourne pour m’asseoir, et me retrouve nez à nez avec un crétin roux au sourire narquois.

— Non mais t’es malade ? crié-je. J’aurais pu me cogner la tête !

— Je voulais juste arracher la couette d’un coup, je savais pas que t’allais tomber !

Il contient à peine son rire. Quand je pense que des gens disent que je ressemble à ce débile ! Ils doivent le croire parce qu’on est la seule famille caucasienne et asiatique de la ville ! On a peut-être tous les deux les traits carrés et des pommettes saillantes parsemées de taches de rousseur, mais à part ça, on n’a rien à voir : mes cheveux sont bruns et lisses alors que les siens sont roux et en pétard ! En plus, j’ai un peu de vert dans mes yeux marron, et pas lui !

Théo me tend son bras, me rappelant que

malgré ses frasques, je pourrai toujours compter sur mon jumeau. Je me lève avec son aide et nous sortons de ma chambre.

Quand nous descendons l'escalier, je jette un œil au coin télé à gauche, avec son grand canapé en angle et la couverture patchwork que maman a cousue avec chacun de nos vieux vêtements. Une partie de moi veut passer une journée de plus dessus, mais le lycée reste inévitable, autant l'affronter le plus tôt possible. Ça commence par l'espace repas, en face, où papa sert les bols de Chloé et Gaston, qui entrent au CP et au CE2, sur la table pour huit personnes. Le désordre de la veille a été poussé sur l'autre moitié. Les enfants nous disent bonjour et papa, dont les cernes empiètent sur ses taches de rousseur, nous envoie un signe de la main. Nous répondons brièvement puis nous nous rendons dans la cuisine, séparée par un comptoir.

Sachant que mon jumeau s'occupe de nos boissons, je mets quatre tranches de pain de mie dans le grille-pain puis sors la confiture de fraise et la crème de marrons du placard. Théo verse l'eau bouillante dans nos tasses et

nous retournons dans le salon. Je pose la garniture devant nous, il prend son chocolat chaud et moi mon café. Papa nous marmonne quelque chose dans sa barbe.

— J'ai rien compris, dis-je.

— T'inquiète, moi non plus.

— Bien-dor-mi ?

— Mal réveillée, je réponds en fixant Théo d'un œil sombre.

Chloé se rue à côté de moi et tire sur ma chemise de nuit. Je me tourne, et elle me demande des tresses en tripotant ses cheveux.

— J'ai pas le temps. Une autre fois.

Je reprends mon café, ignorant la petite qui harcèle mon vêtement.

Bim ! Un projectile en plastique percute mon front. Je pose ma main sur l'impact et lève la tête vers son lanceur.

— Tartines ! annonce Théo.

Effectivement, les tranches dépassent du grille-pain.

— Tu pouvais pas aller les chercher toi-même ?

— C'est toi qui es de tartines. C'est la règle.

La règle, la règle… La flemme oui ! Mais

je ne peux rien ajouter : il a raison et j'ai faim. Je me lève à contrecœur, retourne à la cuisine et reviens avec le pain grillé sur deux assiettes empilées. Je lui jette une tranche à la figure, mais Théo l'attrape et me remercie. Déterminée à me venger du bouchon, je me tourne vers le seul adulte de la pièce.

— Papa, tu veux pas que Théo t'aide, ce matin ?

Le concerné nous dévisage une seconde, mais ne cherche pas à comprendre et demande un service à mon frère. Ce dernier râle et retourne dans la cuisine sous mon sourire sadique. Il revient avec les céréales et les sert aux enfants. La deuxième requête de notre père, par contre, semble lui plaire. Il remplit hâtivement un verre d'eau et se dirige vers le couloir. Théo enthousiaste, matin, verre d'eau…

— Tu lui as demandé de réveiller Phil ?

Papa hoche la tête.

— Pour le punir, lui aussi ?

Avant qu'il n'ait le temps de répondre, mon jumeau revient en courant, suivi par le collégien au visage trempé. Furieux, il lance un chausson à son grand frère en l'insultant,

papa rétorque, la petite saute et s’agrippe à Théo pour… une raison, sûrement.

Pas d’humeur à participer, je mange en observant le portrait de famille sur le mur à photos. On y est tous les neuf : Callum et Cara en pleine dispute, Théo qui décoiffe Phil en me poussant accidentellement sur Gaston, Chloé en pleurs, maman criant sur l’un de nous et papa, le regard désespéré droit dans l’objectif. On a eu raison de choisir ce cliché à la place d’un réussi ; son côté chaotique nous représente bien. C’est ma famille. Entre se faire charrier par eux et harceler par les gens de ma classe, ça n'a rien à voir. Ici, au moins, il y a un point d’ancrage. Je sais qu’au fond, on s’aime tous et on peut compter l’un sur l’autre sur ce qui importe. Au lycée, ce sera une bataille constante…

Sentant une main sur mon épaule gauche, je me tourne et vois Théo qui s’était assis à côté de moi entre temps.

— Ça va ? s’inquiète-t-il.

— À ton avis ?

— Tu crois encore qu’on va t’emmerder ? C’est le lycée, les gens sont plus matures.

— Comme les incompétents qui nous ont servi de prof et de surveillant ?

— Hé, t'es trop défaitiste, cette année va déchirer ! On va se faire plein de potes, tester des…

Je lui donne un coup de pied au tibia avant qu'il ne mentionne l'alcool devant notre père.

— … options facultatives, se rattrape-t-il en étouffant un cri. Et… les cours se passeront mieux si on reste ensemble.

Sur ce point, j'avoue être curieuse. Après deux ans dans des collèges séparés, on sera de nouveau dans la même classe.

Alexie

Ψ

Sortie de la douche, je me sèche et enfile les vêtements pliés sur le lavabo : un T-shirt blanc lâche au col montrant les clavicules, avec un pantacourt en jean bleu ciel. Je retire le crayon qui maintenait ma chevelure blonde en chignon, secoue la tête en profitant de ses claques caressantes, la démêle et peigne ma frange épaisse. Après avoir considéré le maquillage de maman, je décide de ne pas en mettre. Les filles de mon âge en portent peut-

être, mais ce n’est pas comme si je cherchais la popularité ; une amie ou deux suffirait amplement.

De retour dans ma chambre, j’ouvre une petite boîte en bois et fouille parmi les pierres. Comment choisirai-je aujourd’hui ? Selon la couleur ? Les stries ? Les pouvoirs ? Je m’arrête sur l’aventurine verte, la plus assortie à mes yeux et repoussant la timidité, pour l’insérer dans mon pendentif en spirale. D'après mon téléphone, il me reste encore dix minutes avant de partir. Je traverse le rideau accroché à ma mezzanine et m’installe sur les grands coussins de canapé. Entre deux, sous les oreillers, je fouille et sors mon carnet en cuir. En feuilletant mes confidences, nouvelles et dessins, je m’attarde sur un poème :

À mon amour futur : quel est ton prénom ?
Aimes-tu l’art, les lettres ou la nature ?
Va-t-on découvrir ou partager nos passions ?
Transformeras-tu mes rêves en aventure ?

Ma seule certitude est que je t’attends
Même si vous serez des centaines au lycée
Tu es le seul que je me languis de rencontrer

Sans toi, les battements de mon cœur sont faibles et lents

Alors prends-moi la main, fait trembler tout mon corps
Couvrons-nous de caresses passionnées
Que cela dure peu ou jusqu'à la mort
Marquons cette histoire par notre premier baiser

Je tourne le reste des pages remplies et prends un stylo. La majorité de mon journal provient de mon imagination, et à partir d'aujourd'hui, tant de vraies choses vont m'arriver… Dix minutes ne suffiraient pas à décrire tout ce que je ressens, mais je peux toujours essayer :
Malgré l'anticipation, la peur…

Une petite tête poilue tape mon stylo. Je lui souris.

— Coucou toi !

Mon chat tente de monter sur mes genoux, je le repousse avant qu'il ne couvre mon bas de ses poils roux.

— Non Pippin, pas maintenant. Je vais au lycée avec !

Il miaule, vexé, mais finit par l'accepter et traverse le rideau. En entendant un bruit de gondole, je pose mon stylo et quitte mon refuge, pour trouver sans surprise Pippin sur le radiateur en dessous de ma fenêtre. J'ouvre les volets donnant sur un grand muret en béton et en pente, que le félin longe jusqu'à ce que la hauteur lui permette de sauter par-dessus. Si on ajoutait une plante grimpante, cela m'offrirait une meilleure vue et il pourrait escalader d'ici…

On toque à ma porte.

— Oui ?

— À quoi te sert cette lumière ? Tu as déjà ouvert les volets !

Maman ferme l'interrupteur. Elle porte un pull beige et un pantalon brun, avec des fleurs et des champignons brodés sur le côté. Sans ses bottines, je n'aurais pas pu deviner si elle travaillait ou si elle restait à la maison ce matin.

— Tu es prête ? demande-t-elle.

— Oui.

— Parfait, j'ai le temps de t'accompagner.

— Quoi ? Mais papa me ramène déjà !

— Pendant ma semaine ?

Mince… Devais-je garder le secret ?

— Il… ne t'a pas prévenue ?

Elle fouille son téléphone, s'arrête une seconde et soupire. Cela faisait peut-être partie des messages qu'elle ignorait.

— Si, admet-elle. Mais j'aurais préféré qu'il me demande l'autorisation.

Moi aussi, et qu'elle s'y oppose. Cette année est censée symboliser mon envol pour la liberté, je devrais au moins me déplacer seule !

— Tu as pris tes clefs ? vérifie maman.

— Bien sûr.

— Ton téléphone ? De quoi écrire ?

Je me retiens de lever les yeux au ciel. Pour qui me prend-elle ? J'ai toujours été responsable !

— Ton portefeuille ? ajoute-t-elle.

Mince… J'aurais été fine devant le bus sans ma carte. Mais je n'en ai plus besoin, maintenant que mes deux parents me conduisent.

— Oui, je réponds.

Elle me scrute de haut en bas. Elle n'a tout de même pas un reproche sur ma tenue !

— Ton T-shirt, ce n'est pas un peu

décolleté ?

— Maman, on ne voit que mes clavicules !

Je prends mon sac en bandoulière et la précède vers la sortie. Ils ne me laisseront jamais seule !

Cassandra

¿!

Me voilà seule à l'arrêt de bus. C'est aujourd'hui, le jour pour lequel je me suis préparée depuis plusieurs mois, celui qui va déterminer le déroulement de mon année voire des deux autres à suivre : la rentrée au lycée Victor Hugo. À propos de préparer, de quoi ai-je l'air ? Je sors un miroir de mon short en jean et vérifie mon maquillage : mascara sans pâté, eye-liner bien tracé, fard à paupières assorti à mes yeux bleu foncé… mais j'ai un peu forcé sur le pinceau, et ça ressort avec ma pâleur… Merde ! J'aurais dû mettre du fond de teint pour bronzer ma peau, voire adoucir mon nez et mon menton pointus ! Je n'avais pas remarqué à quel point j'étais blanche avant de quitter l'immeuble ! Et si les gens allaient me penser

malade, ou pire, me savoir enfermée chez moi tout l'été ?

Je tripote un des anneaux à mes oreilles. Ce n'est peut-être qu'un détail… Après tout, il y avait bien une période où le teint clair était à la mode, les femmes sortaient même avec des ombrelles pour éviter de bronzer. De quand ce phénomène date-t-il, d'ailleurs ? Si je me remémore les photos de livres d'histoires et passages de films… ça a au moins été présent au Far West et à l'époque victorienne. À moins que les deux soient de la même époque et représentent respectivement les États-Unis et l'Angleterre… Les robes de ces périodes n'étaient pas pratiques, mais l'esthétique devait en valoir la peine : les formes extravagantes et élégantes, les types de plis, les mariages entre les tissus, motifs et couleurs… Et les corsets, ce que c'est magnifique ! Comment la mode est-elle passée du teint pâle au teint mat d'ailleurs ? Il y avait-il un équivalent aux célébrités, ou bien était-ce une question de mode de vie ? Aujourd'hui, on trouve une femme mince plus belle, alors qu'à l'époque de Maupassant

c'était l'inverse ; les rondeurs attiraient plus les hommes, car on considérait la richesse proportionnelle au poids…

Le crissement des freins du bus m'arrache de mes pensées. S'il y a bien un avantage quand on réfléchit beaucoup, c'est qu'on s'ennuie rarement ! Je prends mon sac et, avec mes talons, marche prudemment sur les grossiers pavés en pierre.

À l'intérieur du véhicule, mon corps se fige. Les rangées sont remplies de monde ! De gens avec des yeux, des oreilles et un cerveau ! À peu près vingt : trois paires d'amis qui discutent, cinq isolés par leurs écouteurs ou absorbés par leurs écrans, et une dizaine au regard rivés sur moi ! J'ai beau m'être préparée à toutes les situations possibles, je crains toujours d'en avoir oublié, ou que l'une des cinq catastrophes potentielles se produise ! Par exemple, que mon angoisse transparaisse et marque. Peu importe ce que les gens ressentent, il n'y a que l'apparence qui compte ! Mais ce n'est pas comme si le phénomène était récent, il n'y a qu'à regarder les vieilles photos de nos grands-parents : tout le monde était

impeccable, avec des postures droites et neutres…

— Pardon !

Une personne ayant attrapé le bus de justesse me dépasse. Et merde ! Je suis restée sur place trop longtemps ! Calme-toi, ce n'est pas ça qui va détruire ta vie sociale. Du moins pas encore… Non, n'y pense pas ! Concentre-toi sur ce qui est là, la situation présente, tes actions… Ta place, choisis où t'asseoir. Beaucoup d'options se présentent au fur et à mesure que j'avance, jusqu'à ce que je remarque un mec dont la chemise bordeaux taille son dos en V, bronzé aux cheveux châtains. Il regarde par la fenêtre et porte des écouteurs, ça devrait minimiser nos chances d'avoir une conversation. Les yeux ancrés au sol, je m'installe à côté de lui. Je ne sais pas s'il m'observe, je ne veux pas savoir. Il faudra que je parle à quelqu'un dans la matinée, mais une chose à la fois. D'abord, m'habituer à leurs présences.

Le bus démarre. Une tristesse me prend, d'un coup. Probablement pas la mienne… Un élément extérieur ? Je m'approche de la fenêtre, et mon attention s'arrête sur mon

voisin. Ça vient de lui, je le sens. Il va mal, mais je ne peux pas lui demander quel est son problème ni essayer de le deviner pour trouver une solution. Personne n'aime ça. Je ne peux que laisser couler, prétendre que la souffrance n'existe pas, en rester consciente et impuissante…

Mon voisin surprend mon regard, je fausse un sourire et baisse la tête avant qu'il ne suspecte quelque chose. Il n'y a qu'à voir le bon côté : mes cheveux bruns sont bien lissés.

Daniel

α

Même pas arrivé au lycée, et je commence déjà à avoir la côte ! Ma voisine de bus garde les yeux au sol, comme s'ils n'étaient pas sur moi il y a deux secondes. Elle n'est pas mal avec son petit short en jean ! Je la fixe quelques secondes, espérant que nos regards se croisent, mais elle préfère tripoter une de ses créoles. Pas besoin d'insister, elle ne sera pas ma seule rencontre de la journée ! En plus, vu sa nervosité et son maquillage criard, elle risque d'être une sans-amie qui craint de

retourner au lycée. En tant que nouveau, je ne peux pas sortir avec n'importe qui en premier : il me faut une fille un minimum appréciée et plus facile à avoir qu'elle n'en a l'air.

À travers la vitre, je rajuste ma mèche ondulée, puis continue ma recherche désespérée d'endroits sympas où aller. Même après avoir passé ce quartier en briques, il n'y a rien de plus intéressant que le fast-food que j'ai repéré il y a cinq minutes ! Sinon, il n'y a que des maisons, des magasins d'inutilités et des quartiers à l'architecture vieillotte. Claude a bien parlé d'un bowling, mais ça m'a l'air d'une légende ! Je n'avais déjà pas envie d'emménager avec lui, mais dans cette ville, en plus… Comment a-t-il pu choisir d'y habiter ? Un patelin paumé entre deux forêts avec quasiment que des blancs ! Je ne sais même pas si les vieux m'observent en me sachant métis ou en me pensant maghrébin. Enfin, de mon côté, je n'aurai pas de problème : les gens de mon âge remarquent surtout ma barbiche précoce.

Mais Lucas… Comment va-t-il vivre sa grande section ?

Le bus ralentit devant un immense bâtiment blanc, en forme de U inversé, fermé par une grille aux barres horizontales d'acier vert. Elle n'a pas l'air de mesurer plus de trois mètres, par contre, sa courbe oblique au sommet rend l'escalade presque impossible. Même si on dirait une prison, ça reste plus accueillant que ce que je suis forcé d'appeler mon chez-moi.

Laurent

*)

Depuis le siège passager, ce que je distingue en premier de ma nouvelle école, ce sont de simples murs blancs avec trois niveaux de fenêtres vertes. Ma mère s'arrête, me permettant d'observer l'entrée : une longue grille ornée par le panneau *« Lycée général et technologique Victor Hugo »*. Elle a trois accès : une porte métallique fermée à gauche, un tourniquet pleine hauteur à droite, et un grand portail ouvert au milieu, donnant sur une cour en béton avec peu d'arbres. Cet endroit est clairement moins beau que mon ancien collège ! Je m'adosse au siège, retire mes lunettes et les essuie avec le bas de ma

chemise bleu ciel. Les verres ne sont pas sales, je veux juste gagner un peu de temps avant de sortir de la voiture.

— Ça va aller, mon chéri ?

Je remets ma monture et observe les élèves qui entrent. On peut déjà voir les différences du code vestimentaire : jeans déchirés, marques tape-à-l'œil, jupes courtes… Ici, c'est autorisé, et ce ne sera pas le seul changement sur les règles et les mentalités. Ce n'est pas mon monde, mais ce sera mon école pendant trois ans…

— Je n'ai pas envie de te laisser là non plus, dit maman. Mais c'est toi qui as choisi ce lycée.

— C'était celui-là ou l'internat. Si je m'y étais inscrit, on ne se serait vu que les week-ends.

Au lieu d'admettre que j'ai raison, ma mère pousse un soupir de résignation, puis m'étudie de la tête aux pieds. Avec ses perles au cou et aux oreilles, dégagées par son chignon dont aucun cheveu ne dépasse, des reproches sur ma tenue se font sentir.

— Il est vrai que tu auras encore besoin de moi un moment. Pourquoi as-tu insisté pour

acheter tes vêtements ? Tu ne sais toujours pas choisir ta taille !

Mes chevilles nues se serrent sous ses mots. Les pantalons que j'ai pris sont peut-être trop courts, mais maintenant, j'ai appris que je dois demander les mesures lors de mes commandes sur internet. Le problème quand maman s'en charge, c'est qu'elle continue à aller en grande surface, même si je lui ai parlé des bienfaits écologiques de la seconde main.

— Tout de même, marmonne-t-elle entre ses joues creuses. Le public ! Les élèves ne sont pas pareils ici : ils boivent, se droguent, forniquent…

Elle exagère. Sur six cents personnes, il y aura bien des exceptions !

— Concentre-toi bien sur tes études, dit-elle en caressant mes courtes boucles châtain clair. Ne les laisse pas t'entraîner dans leurs dérives.

— Ne t'inquiète pas maman, dis-je en retirant mes cheveux de sa main. Je resterai sage.

Elle peut se fier à moi, ce n'est pas un manque de cadre qui m'incitera à

transgresser les règles. Je sors de la voiture et pose un regard sur mon dernier visage familier de la matinée.

— Bonne chance, mon chéri !

— Merci Maman, au revoir !

Le véhicule s'éloigne, me laissant seul dans cet environnement inconnu. Je serre le pendentif à travers ma chemise, prends une inspiration et traverse le portail. La cour est moins terne qu'à première vue : il y a quelques arbres cadrés par des bancs, une zone avec des tables de pique-nique et un modeste espace vert couvert par un frêne au large feuillage. Pourtant, entouré de ces trois murs culminant vers le ciel, je me sens étrange… Comme si j'étais libre, à condition de pouvoir voler.

Les autres élèves sont surtout vers les préaux : il y en a un grand en face, par où on entre, et un plus petit à droite, où une masse est assemblée en face d'un tableau en liège. Probablement les listes de classe. Je scrute les alentours : pas de comptoir de réception, il faut que je me joigne la foule. Après avoir traversé le troupeau, je trouve mon nom sur la feuille de la Seconde B, m'indiquant que je

dois me rendre à la salle A14.

Arrivé dans le bon couloir, j'y vois une vingtaine de personnes éparpillées, dont certaines qui m'observent d'un mauvais œil. Quel est leur problème ? Mon absence de marque ? Ma chemise sobre entièrement boutonnée ? Mon pantalon laissant apparaître mes chevilles imberbes ? Mes lunettes ? Un autre garçon en porte aussi, pourtant… Essayant de les ignorer, j'examine le reste des élèves quand une fille retient mon attention.

Elle est si naturelle ! Pas de maquillage, ni autre extravagance… Juste un collier, un haut blanc et un pantacourt. Aucun artifice, sa beauté réside simplement dans son regard innocent, l'harmonie de ses traits doux et ses cheveux lisses lui tombant sur les épaules, telle une fontaine dorée. On dirait un ange !

La fille s'écarte, avec le reste de la classe, pour laisser place à une femme dans la quarantaine. Cette dernière s'arrête, sort ses clefs et ouvre la salle A14. Ses élèves forment un entonnoir pointé vers la porte pour entrer un par un. Je laisse passer la belle blonde, espérant m'asseoir à côté d'elle.

CHAPITRE 2

Ψ Je me suis assurée d'être l'une des premières à rentrer pour pouvoir choisir ma place : premier rang, au milieu, juste devant mon enseignante. C'est ce qui me semble le plus familier pour le moment. Le temps que tout le monde s'installe, je me tourne pour observer la classe. Bien que l'ameublement ne me surprenne pas : des tables pour deux avec leurs chaises disposées en colonnes et lignes. M'y trouver m'amène à réaliser l'atmosphère oppressante et formatée que cela entraîne. Pourquoi ne pas varier ? Ajouter des fauteuils, des matelas, des supports amovibles pour écrire, et laisser les élèves les déplacer à leur guise ?

D'un autre côté, la salle importe peu comparée aux personnes qui l'occupent. Il y en a plein de mon âge, que je vais voir régulièrement et avec qui je pourrais me lier d'amitié ! Enfin, j'espère… et si personne ne s'assied à côté de moi ? Les groupes ont pu s'être déjà formés dans leur ancien collège, et

les gens me remarquent rarement… On me dit d'aller vers les autres, mais je suis trop timide… En plus, toutes ces filles apprêtées me font regretter de ne pas avoir mieux soigné mon apparence ce matin. Ou mon attitude, ou autre chose… Difficile de savoir ; c'est mon premier jour dans un monde qu'elles ont connu toute leur vie.

Vers le fond de classe, proche de la fenêtre, une élève est aussi seule à sa table. Pourtant, elle est plus jolie que moi avec son maquillage et ses anneaux argentés aux oreilles… Elle doit attendre quelqu'un. Il y a aussi des filles en tenue sobre qui ont des amis : une en survêtement avec deux gars, et deux ensembles, vêtues aux motifs de jeux vidéos. Au deuxième rang, près de la porte, se trouve la plus féminine de toute la classe : une Asiatique à côté d'un garçon dont la chevelure me rappelle Pippin. Elle est maquillée d'un fard à paupières violet, de mascara, d'un gloss rose, et porte un gilet de costume de la même couleur par-dessus une chemise blanche à manches courtes. Ses deux tresses commencent sur le haut de son crâne, telles des cornes. Elle installe ses affaires par

des gestes brusques et secs, et tout ce qu'elle semble dire est des reproches à son ami, ou membre de sa famille : ils ont tous les deux des pommettes saillantes parsemées de taches de rousseur.

— Excuse-moi, cette chaise est libre ?

Je lève ma tête vers mon interlocuteur et en perds mon souffle. Les yeux bruns perçants, des lèvres pulpeuses soulignées par une barbiche, la peau mate, des cheveux châtains ondulés… Vient-il d'un rêve ?

J'ouvre la bouche pour lui parler, mais les mots peinent à en sortir.

— Ou… Oui, bien sûr !

Il s'assied à côté de moi sans me quitter du regard, avec un sourire à en fondre.

— Je m'appelle Daniel, et toi ?

α — Je… je m'appelle Alexie, répond ma voisine en rougissant.

Même si je comptais me faire des potes avant de parler aux filles, en entrant dans la salle, je n'ai vu qu'elle. En plus de son visage magnifique et de ses longs cheveux blonds, il y a quelque chose de spécial chez elle, un je-ne-sais-quoi qui m'attire terriblement. Elle

n’est pas mon genre pourtant, avec sa frange épaisse, ses fringues lâches et son absence de maquillage. C’est peut-être ça qui la rend intéressante : elle change des autres copines que j’ai eues. Je ne sais pas à quel type de relation m’attendre, ses vêtements donnent du mystère à ses formes… C’est nouveau et excitant ! En plus, j’en ai marre des filles qui se prennent pour des princesses et qui croient que je leur appartiens, une timide pourrait servir de bouffée d’air frais.

*) Déçu qu’un autre se soit assis à côté d’elle, je passe mon chemin et m’installe à une table plus loin. J’ouvre mon cartable, pose mon cahier et jette un œil à la personne à côté de moi… Oh non, c’est Jordan Durdant ! J’enfouis la tête dans mon sac et cherche un objet imaginaire, histoire de gagner du temps avant qu’il ne me reconnaisse…

— Laurent ?

Sa voix me fige le corps. Lentement, je sors ma trousse et me retourne vers mon voisin. On dirait qu’il a vieilli de deux ans alors que ça ne fait que deux mois qu’on ne

s’est pas vus. Ses joues se sont creusées, sa coupe brune est raccourcie sur les côtés, il a pris du bronzage… et du muscle ! Son débardeur moulant ne peut pas mentir ! Ils commençaient déjà à se dessiner l’année dernière, et depuis, ses épaules et biceps ont augmenté en volume… Et moi qui reste aussi maigre… Devant ses yeux gris écarquillés sous ses sourcils froncés, mon cœur bat à toute vitesse. Comment va-t-il réagir maintenant qu’il m’a reconnu ?

— B… Bonjour… je balbutie.

— Ta gueule.

Et il détourne son regard du mien. Au moins, il n’en est pas venu aux mains ! Il a même l’air de vouloir m’ignorer. Pourtant, les coups forts et rapides dans ma poitrine persistent.

Je me tourne vers la fille qui m’a fasciné dans le couloir, mais ma vision est obstruée par le bellâtre qui partage sa table. Face à lui, je souffre de la comparaison ! Sa mâchoire anguleuse et son bouc le font paraître cinq ans de plus que moi avec mon visage juvénile et imberbe. En plus, on porte tous les deux une chemise et la sienne lui va bien

mieux. La mienne est entièrement boutonnée et rentrée dans mon pantalon, dans une tentative désespérée de cacher ma maigreur, alors que lui, il a un beau corps et ne se prive pas de le montrer ! Son haut est ouvert de trois boutons, laissant apparaître les débuts de poils sur son torse, et retroussé jusqu'au coude, révélant des avant-bras bien dessinés. J'aurais dû me douter que quelqu'un comme lui s'assiérait à côté d'elle. De toute manière, même sans lui… Le seul compliment qu'une autre personne que ma mère a donné sur mon apparence, c'est sur mes yeux bleu ciel, et ce n'est pas le genre de trait qui se voit de loin.

Le bellâtre se penche en arrière et me permet d'enfin étudier sa voisine. Son profil est si magnifique que j'ai envie de le peindre ! Sa manière de sortir ses stylos, méticuleusement et nerveusement, me fascine aussi. Elle semble, comme moi, effrayée par cet environnement nouveau. Cela me fait sentir proche d'elle malgré la distance physique. Et si on venait du même collège ? Si c'est le cas, ça m'étonnerait de ne la remarquer qu'aujourd'hui…

Je tourne la tête juste avant que ses yeux

ne croisent les miens. Mon regard se balade dans la classe et s'arrête sur une chevelure rousse hirsute. Le garçon qui la porte est assis à côté d'une fille qui, malgré ses tresses brunes, lui ressemble beaucoup. Ils doivent être frère et sœur voire jumeaux. Ce qui me plaît particulièrement chez eux, c'est leurs pommettes parsemées de taches de rousseur. Ça leur donne un air adorable !

Un applaudissement agressif m'interrompt dans mon observation.

— Silence ! crie la femme qui avait ouvert la porte.

Le temps que tout le monde se taise, elle inscrit son nom au tableau et se retourne vers nous.

— Bonjour à tous, je suis Claudine Perret. Je serai votre professeure de français et principale pour cette année.

Le garçon roux bouge ses mains pendant qu'elle parle, avec des gestes précis et rapides que sa sœur observe attentivement. Je ne suis pas le seul à les avoir remarqués ; à peu près la moitié de la classe est tournée vers eux.

— Qu'est-ce que vous regardez tous

comme ça ? s'irrite Mme Perret.

☼ Surpris par les cris, je m'arrête de signer. Je n'avais pas réalisé qu'autant de personnes nous observaient avant d'y prêter attention. Et avec l'intervention de la prof, tout le reste de la classe s'est retourné ! Elle suit les regards et tombe sur nous.

— C'est vous qui perturbez mes explications ? me gronde-t-elle.

— Je traduisais ce que vous disiez pour ma sœur, c'est pas ma faute si ça intéresse les autres !

Sa colère passe à la confusion. Elle dévisage Mélissandre, puis moi, et reprend la parole.

— Vous… êtes les jumeaux Marshall ?

— On nous appelle souvent comme ça, oui.

— Pardon, j'étais retournée… je ne voyais pas bien ce que vous faisiez… Continuez, je ne vous dérangerai plus.

Vu qu'on nous mate toujours, elle se remet à crier.

— Et les autres, regardez plutôt le tableau !

♠ Ça y est, tout le monde sait que je suis sourde. Je me doutais que la langue des signes ne passerait pas inaperçue, mais pas au point que la prof fasse une scène ! En plus, les élèves ne l'ont pas tous écoutée et certains regards restent sur moi. Ils affichent des expressions diverses : de l'amusement, de la gêne, de la pitié, de la répulsion… Puis un regard se distingue. Fasciné, compréhensif et bienveillant, porté par des yeux bleu profond et surligné par du fard turquoise. Les autres filles prennent si peu de risques en se maquillant ! Presque toutes se sont juste embellies de manière à faire croire aux gars qu'elles se sont réveillées comme ça, et celle-là a osé une couleur vive. On est même les deux seules de la classe à porter du fard qui n'imite pas la chair. Si tous les regards pouvaient être comme le sien… En fait, ça vaut mieux : je préfère qu'il reste spécial.

¿! Trop d'élèves observent aussi la fille sourde, alors je me tourne pour ne plus la gêner, sans m'arrêter de penser à elle. Je l'envie un peu : un handicap officiel est

beaucoup plus facile à comprendre pour les autres. Ce que j'ai, moi, est juste vu comme un don, quelle blague ! Si les gens connaissaient les autres facettes… Quoique, la surdité doit avoir son lot de stéréotypes aussi. D'où vient la sienne ? Est-elle de naissance ou s'est-elle déclenchée plus tard ? Cette fille sait-elle parler ? En quoi ça influence sa vie ? Elle dépend de son frère pour comprendre les gens, mais ça n'a pas l'air de les déranger. La situation doit être récente, à moins qu'ils ne s'entendent mieux que certains adelphes, ou alors c'est parce qu'ils sont jumeaux et que ça leur donne une connexion spéciale… Pourquoi d'ailleurs ? Est-ce un facteur génétique ou le fait d'être habitués de vivre ensemble depuis la naissance ? La deuxième option m'étonnerait, grandir avec ma mère ne l'a pas rendue plus supportable, je m'entends même mieux avec elle depuis qu'elle travaille de nuit. Elle est infirmière d'ailleurs, peut-être s'y connaît-elle en gémellité. Ces deux-là sont hétérozygotes, leur connexion diffère-t-elle de celle des jumeaux homo…

— Cassandra Scheffer ! me fait sursauter

la prof.

— Oui !

Je parcours la salle du regard. Qui a remarqué mon moment d'absence ? Seulement trois filles et deux gars.

Mme Perret arrive devant moi et me donne mon emploi du temps.

Ψ Je ravale ma salive en voyant mon nouveau planning. Sept heures de cours quotidiennes vont bien me changer des quatre heures habituelles ! Et pourquoi y a-t-il des heures creuses alors qu'on pourrait les condenser et partir plus tôt ?

— Ça va ? me demande Daniel.

Je tourne la tête et me perds dans ce regard hypnotisant. Il est si beau ! Alors que moi… Pourquoi s'est-il assis à côté de moi ? Il y a tant de filles plus jolies dans cette salle ! Peut-être est-il intimidé par leurs groupes… Mais dans ce cas, la brune du fond est seule aussi… Oh mince, il commence à s'inquiéter de mon silence ! Il faut que je réponde tout de suite !

— Oui, oui… dis-je en me passant la main dans les cheveux. Tu ne trouves pas qu'on a

beaucoup d'heures de cours ?

— C'est clair ! Comment est-ce qu'on peut nous faire terminer à 18 heures ?

— Comme vous pouvez le constater… nous coupe une voix adulte.

Mince, la prof parle ! Il vaut mieux que je l'écoute si je ne veux pas manquer une information importante.

— … l'emploi du temps que je viens de vous distribuer contient toutes vos options obligatoires. Pour les options facultatives, il faudra vous rendre au secrétariat, préférablement avant que le premier cours de votre option ne commence. Les options sportives se dérouleront le mercredi de 13 à 15 heures, les options artistiques…

— Tu es nouvelle ? me demande Daniel en couvrant la voix de la prof.

— Chut !

Hors de question qu'un garçon, aussi beau soit-il, me fasse rater mon inscription en Arts plastiques !

♠ Interpellé par ce que la prof vient de dire, Théo ouvre son carnet de correspondance et brandit la carte

magnétique qui était en dessous. La classe ! En plus elle est orange, on adore cette couleur ! Il me la montre avec un grand sourire : il est inscrit *« Lycée Victor Hugo »* en gros au centre et *« élève »* en petit en bas à droite. Je sors la mienne, au même recto, et la retourne : il y a ma photo, mon nom, mon prénom, un numéro d'identifiant et notre classe. C'est sympa, mais à quoi ça sert ? Il y a déjà toutes ces informations sur la couverture du carnet de correspondance.

« Pourquoi une carte *et* un carnet ? » je signe.

« Le magnétisme. Pour entrer et sortir quand le portail est fermé, et biper un repas à la cantine. »

Mes yeux s'écarquillent.

« On peut entrer, sortir et manger où et quand on veut ? »

« Oui ! » répond-il avec un grand sourire.

C'est génial ! Au collège, on y était coincés jusqu'à la fin des cours ! Je reprends l'emploi du temps pour chercher des heures de trous dont on peut profiter… Minute, ça peut aussi donner à Théo plus d'opportunités pour faire n'importe quoi ! Je lève les mains

pour lui en parler, mais hésite devant tous ces regards. Heureusement, quelqu'un frappe à la porte et redirige l'attention générale.

☼ Une fille ouvre et fait un pas dans la salle. Elle a une coupe blonde volumineuse, des yeux marron clair se rapprochant du jaune, et porte un décolleté rouge avec une jupe serrée. Une vraie bombe !

— Je sais que la cloche ne sonne pas à la pré-rentrée, la gronde la prof. Cela n'empêche pas, ne serait-ce qu'un jour dans l'année, que vous vous chargiez de cette fonction vous-même !

— Excusez-moi, dit-elle avec un grand sourire. La voiture est tombée en panne sur le chemin.

L'adulte soupire et sort le cahier d'appel.

— Votre nom ?

— Je m'appelle Audrey.

Elle attend que la prof trouve son nom, me laissant quelques secondes de plus pour la contempler. Son regard de miel parcourt la classe et croise le mien. Niveau filles, j'ai manqué de succès, mais cette année sera la mienne !

¿! Audrey m’impressionne, je n’ai jamais vu quelqu’un arriver en retard avec autant de dignité ! Si ça avait été moi, j’aurais sûrement rougi et bafouillé, voire pas osé entrer du tout ! Mais elle, elle reste détendue, sur place, souriant à ceux qui la regardent. Même la prof s’est calmée après l’avoir entendue parler !

— Nom de famille ?

— Meyer.

Mme Perret cherche dans le cahier d’appel et raye quelque chose, sûrement son nom de la liste des absents.

— C’est bon, vous pouvez vous asseoir.

Elle a dû calculer son retard. Grâce à lui, l’attention de la classe s’est centrée sur elle, et tout le monde connaît son nom dès le premier jour. Il y a aussi quelque chose sur sa beauté ; je suis sûre qu’elle s’est maquillée, mais je ne saurais pas déterminer comment. Ses paupières sont-elles naturellement dégradées ? Y a-t-il des boutons d’acné derrière ce teint parfait ? Aucune idée. Tout ce qui compte, c’est qu’elle sait sublimer son visage avec parcimonie, contrairement à moi

qui me suis peint la face en me basant sur des personnages fictifs. Socialement, elle maîtrise tout ce qu'il me manque, il faut qu'elle soit mon amie ! Je libère de la place sur mon bureau, espérant qu'elle s'assoit à côté de moi… Yes ! Elle me remarque et se dirige vers ma rangée !

*) La fille qui vient d'arriver en retard représente tout ce que je déteste chez celles de mon âge : maquillage excessif, vêtements serrés, décolleté plongeant… Juste une fille vulgaire qui ne cherche qu'à attirer l'attention ! Sûrement le genre à faire tomber les autres hommes, mais mes goûts sont plus sophistiqués. Pour me le rappeler, je me retourne vers celle qui m'intéresse et dont j'ai pu apprendre le nom à l'appel : Alexie Bouvier. Son beau voisin, lui, ne semble pas insensible aux charmes de cette Audrey…

α Ce qu'elle est sexy ! À part ses cheveux qui dépassent à peine les omoplates, Audrey représente mon style habituel ! En regardant ses courbes onduler dans sa démarche, je me demande si je me serais assis à côté d'elle si

elle avait pu arriver à l'heure… Puis je me retourne vers ma voisine et vois quelque chose dans ses yeux verts. Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est spécial et inédit… Oui, j'aurais quand même choisi Alexie. Surtout si c'est une fille avec de la jugeote, qui évite les gars comme moi, veut quelqu'un de sérieux et entendre « Je t'aime ». En tant que nouveau, ce sera plus simple de lui mentir. Par contre, même sans ma réputation habituelle, je galère : elle refuse de sortir un mot dès que la prof l'ouvre ! Après avoir distribué des papiers, elle retourne à son bureau et nous laisse remplir les feuilles. Alexie s'exécute avec sérieux, mais ça reste l'occasion de retenter une conversation.

— On dirait qu'il faut que je lise ta fiche pour en savoir plus sur toi, je la taquine.

— T'es bête, dit-elle en souriant.

Je regarde par-dessus son épaule.

— Ton deuxième prénom c'est Héléna ?

— Hé, c'est personnel ! chuchote Alexie en cachant sa feuille.

Bon, toujours pas moyen ! Autant remplir aussi…

Nom : Maltais

Prénom : Daniel
Sexe : M
Redoublant : non
Régime : demi-pensionnaire
Profession du père :
Profession de la mère :

Stoppé par ces deux lignes, mon stylo reste en suspension. « *Père », « mère »*… mon cœur se serre à la vue de ces mots… Inutile de s'attarder ! Je saute cette étape, écris ma date et mon lieu de naissance, mon adresse, mon numéro de téléphone, mes loisirs, passe mon choix de filière envisagé et mes projets professionnels et m'arrête à la dernière phrase de la feuille :

Informations personnelles et familiales pouvant être portées à la connaissance de l'équipe éducative soumise à une obligation de confidentialité :

J'hésite… Est-ce que ça vaut le coup de les informer ? Je n'ai pas envie que ça se répande, mais si c'est juste entre moi et les adultes, ça me servirait pour tirer sur leur corde sensible… J'écris vite une réponse et tourne ma feuille.

— Mettez ces fiches en bout de table

quand vous avez fini. Dès que je les aurai ramassées, vous pourrez y aller.

Au fur et à mesure que la prof passe dans les rangs, tout le monde se lève en animant la salle de discussions enjouées. Alexie, toujours assise, remarque ma feuille retournée.

— Et moi, n'ai-je pas le droit de connaître ton deuxième prénom ? me taquine-t-elle.

Bien sûr, c'est à ce moment-là qu'elle me parle !

— C'est Matthieu, je réponds d'un ton sec.

Alexie rougit et baisse la tête. La situation est gênante, mais je préfère attendre que ma fiche quitte la table avant d'y remédier. Une fois que la prof l'a ramassée, je lui sors mon excuse.

— Désolé pour la manière dont je l'ai dit… C'est le prénom de mon grand-père et je le déteste.

Je lui souris, et elle me le rend.

CHAPITRE 3

*) Pendant que nous rangeons nos affaires, je tente une conversation avec Jordan, qui contrairement à moi se dépêche.

— Comment tu vas depuis…

Il part avant que je puisse finir ma phrase. Abandonnant mon organisation habituelle, je balaye tout dans mon sac et me précipite hors de la salle. Dans la cour, je l'aperçois et le rattrape.

— Attends-moi !

À contrecœur, Jordan s'arrête et se retourne vers moi.

— Qu'est-ce que tu v…

Interloqué, il se tait et me fixe de bas en haut. Baisser la tête pour lui parler me surprend autant que lui.

— Merde, t'es grand maintenant…

Avant de se laisser déstabiliser, il m'attrape le poignet et passe ses doigts autour : son pouce couvre entièrement l'ongle de son index.

— Mais t'es toujours aussi maigre !

J’essaye de me retirer de son emprise, sans succès.

— Et faible !

Nous forçons tous les deux, jusqu’à ce qu’il me lâche d’un coup et que ça me projette en arrière. Jordan se moque, mais au moins, il reste. J’en profite pour lancer la conversation.

— Combien de fois dois-je encore m’excuser pour l’année dernière ?

— Autant que tu veux, ça changera rien ! répond-il avant de continuer sa marche. Tu sais dans quelle merde je me suis retrouvé à cause de toi ?

J’accélère et lui emboîte le pas.

— Qu’est-ce que tu crois ? Toi aussi tu m’as causé des ennuis, et je t’ai pardonné !

— C’est rien comparé à ce que toi, tu m’as fait ! T’as juste été mal à l’aise le reste de la journée, mais moi, tu m’as ruiné la fin de l’année et les grandes vacances !

La dernière partie de sa phrase m’interpelle. Je sais qu’il a été puni et mal vu au collège, mais je n’ai pas eu de nouvelles après.

— Les grandes vacances ? Qu’est-ce qui

s’est passé ?

— C’est pas tes affaires.

S’énerver sur moi sans m’en donner la raison ? Il va trop loin ! Je le rattrape et lui prends le poignet.

— Alors arrête de m’en vouloir pour quelque chose que *tu* as fait !

Il se dégage en un coup de main.

— Si t’avais juste menti, on n’en serait pas arrivé là !

— Je pouvais pas, tu le sais très bien !

— Bien sûr que non ! crie-t-il en accélérant le pas. Laurent Charpentier est parfait ! Laurent Charpentier obéit toujours aux règles !

Il me fait face et s’arrête, me freinant brusquement.

— Eh bien tu sais quoi ? Elles ont changé maintenant ! Ici, c’est la loi du plus fort, et avec ton corps de crevette, tu vas pas durer longtemps !

Ses mots me tétanisent. Même si Jordan était réputé pour son insolence, elle restait très limitée à Sainte-Marie. De quoi sera-t-il capable dans une école publique ?

— Ouais, je peux faire ce que je veux

maintenant ! Désobéir, jurer en cours, boire de l'alcool, fumer… Pendant que toi, tu restes coincé dans ta vie merdique parce que tu crois qu'un grand barbu va te punir si tu t'amuses !

Mes dents et mon poing se serrent à l'idée de toutes les mauvaises actions qui me viennent à l'esprit : lui dire des paroles blessantes, le menacer, le frapper… mais je ne dois pas céder à la colère.

— J'espère que tu trouveras la foi avant qu'il ne soit trop tard.

Jordan ricane en guise de réponse. Ça me fend le cœur.

— C'est sérieux Jordan, tu peux te retrouver en enfer…

— L'enfer, c'était l'école catholique. Maintenant je suis libre.

Ψ Daniel et moi avons quitté la salle ensemble. Même si nous marchons côte à côte, personne ne sort un mot. Pourquoi n'est-il pas volubile et confiant comme tout à l'heure ? Je lui lance un regard, il me le rend au moment où je tourne la tête, alors je me retourne, il sourit, moi aussi. Je n'ose plus

rien dire. Et s'il avait mal pris mon « Chut » ? Pourtant, il est toujours avec moi… du couloir à la cour intérieure, il avait plein d'opportunités pour me fausser compagnie.

— Tu peux me parler maintenant qu'on est sortis ?

Ses mots ont coupé ma respiration. Décontenancée, je regarde le sol, puis lui. J'ouvre la bouche, elle tremble, mais finit par émettre des sons.

— Euh… oui. Désolée d'avoir été un peu froide. C'est ma première rentrée… publique aujourd'hui. Je préférais tout écouter, au cas où il y aurait une information importante.

— Ta première rentrée publique ? demande-t-il en traversant le portail. Tu étais dans le privé avant ?

— Non, j'étais scolarisée à domicile.

— Ça a l'air cool ! Ça te fait quoi d'être entourée de gens maintenant ?

— Ça m'enthousiasme, et m'inquiète… j'ai peur de ne pas me trouver d'amis.

— Pourquoi pas ? Qui ne voudrait pas être ami avec une fille aussi jolie ?

Ce mot m'arrête net. Jolie ? Il me trouve

jolie ?

— Merci, tu…

Mince, comment répondre à quelque chose comme ça ? Je ne peux pas lui dire qu'il est beau aussi, c'est trop direct et banal ! Ni lui sortir un extrait de mon poème, ça le repousserait !

Un bruit de klaxon nous interrompt. Je me retourne et reconnais une voiture : sauvée par le gong !

— Désolée, mon père est là.

— C'est pas grave, on se retrouve lundi ! Ça m'a fait très plaisir de te parler.

— À moi aussi.

Quand sa main approche mon épaule, je m'en éloigne.

— S'il me voit toucher un garçon, j'ai peur qu'il m'interdise de le revoir.

— À ce point ?

— Le connaissant, je préfère ne pas prendre de risque.

— D'accord. De toute façon, on a toute l'année devant nous.

Il faut que j'arrête avec mon sourire béat ! Je dois dire quelque chose !

— À… la semaine prochaine !

Daniel me répond avec un sourire en coin super craquant, sans me quitter des yeux. En partant, mon regard reste sur le sien. Le dos tourné, je garde l'image mentale de son visage.

α Alexie est magnifique de tous les côtés ! De derrière, toute sa chevelure blonde danse dans sa démarche, et quand elle se met à courir, ses vêtements se collent de part et d'autre de son corps, laissant deviner des parcelles de ses formes. Rester avec elle valait le coup, même si je ne me suis pas encore trouvé de potes ! Et puis la matinée n'est pas finie, il y a toujours moyen avant que mon bus n'arrive.

Je cherche dans la foule et tombe sur un gars pianotant sur son téléphone. Il a l'air cool avec son style militaire et son corps athlétique ! Je me dirige vers lui, il me remarque et me dévisage de haut en bas.

— Tu connais personne non plus ?

Contrarié, il prend quelques secondes avant de me répondre.

— Disons que je connais personne qui en vaut la peine.

— Changeons ça ! Je m’appelle Daniel, et toi ?

Il range son portable et me sourit dans un soupir, rassuré d’avoir trouvé un pote au dernier moment.

— Jordan.

♠ En marchant dans la cour extérieure, j’observe le monde présent. Il n’y a que les secondes, pas mal de personnes qui partent… Leur nombre ne devrait pas dépasser la cinquantaine, c’est le meilleur moment pour essayer. Je m’arrête et bloque le torse de Théo.

— Maintenant, dis-je.

Il se place devant moi. Je sors le petit boîtier de mon sac, l’ouvre et fixe mes appareils auditifs. J’en prends un, jette un dernier coup d’œil à la foule, et l’enfile. Les bruits de conversation et de circulation envahissent mon oreille droite. Je mets le deuxième en grimaçant. Tous ces sons, au même niveau et semblant venir de n’importe où… C’est toujours dur de se réhabituer !

— Tu m’entends ? demande Théo sans signer.

— Oui, assez.

Il pivote autour de moi et retente.

— É k… a ?

— Moins, reviens en face.

Il s'exécute et me plaint du regard. Il va essayer de détourner l'attention dans 3, 2, 1…

« Oublie ça. Parlons de choses importantes ! »

Aïe ! S'il signe en silence, c'est qu'il veut aborder un sujet dont l'un de nous deux a honte…

« Ici, les filles sont trop canon ! T'en penses quoi ? »

Je le savais !

« Elles sont belles. » je réponds. « Elles ont plus de style, l'air plus mature… »

Théo me fixe avec un sourire pervers et hausse les sourcils, attendant que je tourne ma phrase dans son sens.

« … et plus développées. » j'admets.

Il me donne une tape complice et enthousiaste sur le bras.

« L'apogée de la puberté ! Surtout celle qui est arrivée en retard, avec les gros seins et… »

Il continue en mimant de manière grotesque des formes féminines et des actes sexuels. C'est pas vrai, il va nous ridiculiser ! Je lui attrape les poignets et les lâche pour le gronder.

« Tes signes sont grossiers ! Arrête de parler des filles comme ça ! »

« Pourquoi ? T'es pareille ! »

« Non. Moi, je cherche les filles avec de la personnalité, qui dégagent quelque chose de spécial, qui me donne envie de les connaître… »

« Tu veux dire : de les contempler de loin en te disant qu'elles sont hétéros. »

« Normal. Elle l'est sûrement ! »

— Ah, il y en a une alors !

Je croise les bras et tourne la tête, mais mon regard tombe instinctivement sur la brune aux yeux bleus. Tiens, elle discute avec celle qui plaît à mon frère… Il me donne deux tapes sur le bras et je me retourne.

« Elle ? Toi aussi ? » signe-t-il avec inquiétude.

« Non, celle en face. »

« Elles sont ensemble ! La chance ! »

J’en doute : d’un côté, il va m’encourager à lui parler, de l’autre, il va me forcer à lui parler.

« Tu sais comment elle s’appelle ? »

« A-U-D-R-E-Y. » répond-il.

« La brune ? »

« Non, elle je ne sais pas. Allons demander ! »

Avant qu’il n’y aille, j’attrape son bras. Il soupire et revient en face de moi.

« Attends, on doit leur donner un signe d’abord. »

« Dis que tu flippes, plutôt. »

« J’observe. Je ne sais pas encore si elle aime les filles. »

Il lève les yeux au ciel. C’est tout lui : incapable de procéder autrement qu’en fonçant dans le tas !

« T’es pressé de te prendre un râteau ? » je signe.

— Moi, au moins, j’essaye ! Je passe pas mon temps à observer et à théoriser comme toi !

« Facile quand la majorité des filles est attirée par ton genre ! »

— Si seulement c’était vrai… plaisante-t-

il en baissant les yeux.

« G-E-N-R-E, pas S-E-X-E. »

Il faut qu'on se trouve un signe pour distinguer les deux !

« Et alors ? » rétorque-t-il. « Ça ne signifie pas attirées par moi ! »

« Nos risques sont différents. Le mien est pire. »

Ou plutôt les miens. Théo a l'habitude de se ridiculiser, plus personne ne lui en tient rigueur, alors que moi, j'ai besoin d'être prise au sérieux. Ce n'est pas juste aborder une fille que je crains, au pire ça peut passer pour amical, mais rencontrer qui que ce soit vient avec son lot de galères potentielles. Avec Théo, en plus… Je sais qu'il compte m'utiliser pour draguer. En soi, ça ne me dérange pas, mon handicap peut nous servir d'outil, mais hors de question qu'il aille jusqu'à parler à ma place. J'ai déjà assez de mal à me faire écouter avec ma propre voix !

« Et alors ? » signe mon frère. « Tout le monde sait déjà que tu es une minorité. Pourquoi ne pas tout assumer d'un coup ? »

— Parce que toi, tu t'assumes entièrement devant tout le monde ? Quand on a rempli

ton dossier d'inscription, t'avais pas refusé de noter un truc ?

Déstabilisé, mon jumeau balance ses pieds, regarde par terre, puis moi, et soupire.

« D'accord. » abdique-t-il. « On attend. »

Théodore : 0, Mélissandre : 1 !

« On leur donne un signe ? » propose-t-il.

« J'appelle la mienne Bleu, j'ajouterai la première lettre de son prénom quand je l'apprendrai. Et la tienne ? »

Il met une main sur chaque épaule et les rejoint au milieu de sa poitrine. Sérieusement, son décolleté ? C'est tout ce qui la définit pour lui ?

— À la *seconde* où tu lui trouves *un* trait de personnalité qui te plaît, tu changes son signe.

¿! Pour le moment, Audrey m'apprécie ! Je vais respecter les attentes d'adolescente standard le temps de mieux la connaître. Quand nous rangeons nos affaires, je commente notre planning, puis en traversant le couloir et la cour, on s'étend sur les différences entre le collège et le lycée. Une fois dehors, le sujet de conversation est

épuisé, alors je sors un autre que j'ai préparé.

— J'adore ton bracelet, tu l'as eu où ?

— Merci, je l'ai acheté dans une boutique à côté de la piscine. Il va avec tout ce qui est bleu, violet ou vert ! Le problème, c'est qu'avec les jeans…

Est-ce que me prendre le même bracelet reviendrait à suivre la mode ou copier Audrey ? Quel paradoxe : on doit s'habiller selon des codes précis, mais sans posséder le même vêtement ou accessoire qu'une autre ! Par contre, j'ai noté une exception : ce qui est assez populaire pour être porté par les garçons. Je me limiterai à ça le temps d'en savoir plus.

— Tu viens de quel collège ? me demande-t-elle. Je ne t'ai jamais vue avant.

— Normal : j'ai emménagé le mois dernier, le nom ne te dira rien. Et toi ?

— Jules Ferry. Tu ne connais personne alors ?

— Non, et toi ?

— Oh, oui ! Victor Hugo réunit les trois collèges de la ville, je connais pas mal de monde ! J'étais censée venir avec ma copine Lola, mais elle est encore en Espagne. Elle

rentrera lundi. Tu verras, elle est un peu spéciale, mais gentille !

Devrais-je me renseigner plus sur Lola ou me focaliser sur Audrey ? Les gens détestent que je m'intéresse trop à eux, surtout quand j'empiète sur certains sujets… Je pourrais commencer par poser quelques questions superficielles à Audrey, puis enchaîner sur Lola ? À moins que ce ne soit trop tard ? Ou si, justement, mentionner son amie est une invitation à en faire une conversation ?

— Je connais aussi Éric et Enzo, reprend Audrey. Là-bas.

Son enthousiasme est palpable. Je ne sais pas pour lequel des deux, mais il faut que j'y prête attention.

— C'est lesquels ?

— Ceux qui discutent près du poteau. Tu les trouves comment ?

— Pas mal, je réponds avec un rictus.

J'y distingue deux mecs avec du gel : l'un au nez large et aux lèvres fines, dont la coupe est arrangée en pics, et l'autre au nez fin et aux lèvres épaisses, avec les cheveux plaqués en arrière. Malgré leur physique banal, quelque chose en eux m'effraie. Ce n'est pas

le fait que je ne les connaisse pas, au contraire, ils m'inspirent un mauvais sentiment familier…

Pas loin, les jumeaux Marshall discutent en langue des signes. Eux, par contre, ne me donnent pas du tout cette impression ! Surtout le gars, sa touffe de cheveux roux est incroyable ! Je ne savais pas qu'une coupe pouvait avoir autant de volume et ce côté dynamite sans gel ! On voit chez lui une volonté de se démarquer : T-shirt jaune vif, jogging rouge… Il y a aussi ses expressions, ses yeux noisette écarquillés, sa bouche souriante… Même s'il entend, on sent son plaisir à communiquer en langue des signes ! Tout en lui dégage l'excentricité et le bonheur ! Et sa sœur… Il y a tant de choses que j'ai envie d'apprendre sur elle ! À quelles idées reçues ne correspond-elle pas ? Quelles sont ses méthodes pour compenser son manque d'audition ? Quels sont les moyens de l'aider ?

— C'est peut-être le moment de se rapprocher d'eux, dit Audrey. Tu veux que je te les présente ?

— Oui !

Merde, mon enthousiasme l'a surprise ! Et elle ne parlait pas des jumeaux, mais des deux gars à la familiarité flippante !

— Enfin… Pourquoi pas ?

☼ Ma jumelle fixe mon pied tapotant frénétiquement, stoïque malgré son exaspération. En quoi la brune peut-elle l'intimider plus que je ne l'énerve ? C'est peut-être plus dur de draguer en tant que lesbienne, mais en tant qu'autre fille, elle les comprend beaucoup mieux. Perso, je n'ai rien d'un expert et ça ne m'empêche pas d'essayer. C'est avec l'expérience et la persévérance qu'on finit par avoir ce qu'on veut ! Et ma sœur me force à me plier à sa technique : l'observation de loin, autrement dit la lâcheté. Si ça avait juste été entre elle et sa cible, passe encore, sauf que là, il y a la mienne aussi ! Et c'est mon moment : mes chances avec les filles ont changé ! Au collège, je n'étais que le clown de service, maintenant, je peux devenir plus que ça. J'ai appris toute une langue pour aider ma famille, on va enfin reconnaître mes capacités !

Bon, tant qu'à être coincé loin d'elles, autant essayer le truc de ma sœur ! Qu'est-ce que je peux deviner sur Audrey rien qu'en l'observant ? Elle est aussi belle qu'il y a cinq minutes, elle a un portable et sait l'utiliser… Maintenant, elle lève la tête, son regard alterne entre la brune qui plaît à Mélisse et autre chose au loin, avec un sourire intéressé. Peut-être quelqu'un… Plus loin, un gars avec du gel tiré en arrière tape un truc sur son téléphone et lance des œillades à Audrey. Il range son portable, lui et son pote les rejoignent… Assez attendu, j'y vais !

— Non ! Théo…

Ma jumelle soupire et me suis.

— Hey ! je les interpelle. On vous a vus nous regarder en cours, je me suis dit que ça vous intéresserait de savoir comment ma sœur marche ! Elle a deux modes : avec et sans appareils. Quand elle les a, vous pouvez lui parler, s'il y a trop de bruit, il faut articuler, se mettre bien devant elle et ne pas couvrir sa bouche. Quand elle…

— … Elle est pas muette, me coupe Mélisse. En fait, il y a des moments où je

dois enlever mes appareils. Ils ne filtrent pas les sons importants comme vos oreilles, j'entends tout au même niveau et ça fatigue, à la longue. Je lis un peu sur les lèvres, mais c'est pas parfait…

— … Vous pouvez aussi lui écrire ou apprendre de la LSF. Maintenant qu'on a vu ça, je m'appelle Théo. Et vous ?

Je leur tends la main et fige mon sourire. Ils me fixent tous les quatre, ahuris, puis l'un des gars s'approche.

— Éric, se présente celui aux cheveux tirés en arrière.

— Enzo.

— Audrey, et elle c'est Cassie.

— Enchantée !

Avec elle, au moins, on marque des points. Pour Audrey, ça viendra ! Cassie serre fort ma main, se tourne vers ma jumelle et articule.

— Et-toi, tu-t'a-ppelles ?

— Ah oui… Mélisse. Mélissandre, mais je préfère Mélisse.

— Vous-êtes-nou-veaux-au-ssi ? nous demande Cassie face à Mélissandre en me regardant. Enfin… techniquement… tout le

monde est nouveau dans le lycée, mais… je veux dire… il y a des collèges de rattachement… et comme certaines personnes se… euh…

La brune se coupe dans sa phrase et fixe le sol. Mélisse sourit, amusée, et lui répond.

— Je viens d'un collège spécialisé et Théo de Raymond Queneau. Et toi ?

— Auguste et Louis Lumière, c'est dans une autre ville. J'ai emménagé il y a un mois. Ils ont un collège pour sourds, ici ?

— Si c'était si facile… Plutôt pour les handicapés en général.

— Pourquoi t'es là, alors ? demande Enzo. Ça s'arrête au lycée ?

— Non, c'est moi qui ai décidé d'aller dans le public, pour mieux me préparer au monde adulte.

— C'est courageux, l'admire Cassie.

Elle l'a dit avec une inquiétude que je connais bien.

— Tellement, ajoute Audrey. Quand je pense que je me suis plainte du chargement de mon téléphone ce matin !

— Ben… Tu peux. Je t'interdis pas d'avoir d'autres problèmes.

Le sourire d'Audrey tombe, et ça jette un froid. Je n'ai jamais compris pourquoi les gens disent ce genre de choses, et ai oublié pourquoi ça énerve Mélisse.

— Mais ton frère doit t'assister tout le temps ? la provoque Éric. T'es sûre que ça te prépare au monde adulte ?

— C'est une première étape, se défend Mélisse. Et je suis pas un boulet, on est une équipe : je l'aide dans l'organisation et il signe quand la classe est trop bruyante.

— Hé, calme-toi. Je pose juste une question !

— En plus j'adore la LSF, j'ajoute. C'est beaucoup plus riche qu'un geste égale un mot : un geste peut aussi traduire un ton ou une notion, et selon la manière dont tu signes, tu peux varier les mots. Pas comme en conjugaison, plutôt pour préciser la quantité, la durée…

Pendant mes explications, Cassie accroche son regard sur moi, les paupières déployées par l'émerveillement, soutenues par les snipers dans les yeux de ma sœur.

— Tu sais quoi ? j'attrape les épaules de la brune et la tourne vers ma jumelle. Tu

devrais en parler avec Mélisse. C'est elle la spécialiste !

Pendant qu'elles discutent dans leur coin, j'en profite pour faire connaissance avec Audrey.

— Et toi ? Tu viens de quel collège ?

— On vient tous les trois de Jules Ferry, répond Enzo. On se connaît depuis la primaire.

— Pas toi ? m'interroge Éric. J'ai l'impression de t'y avoir vu.

Aïe, je rêvais peut-être quand j'espérais que personne ne me reconnaisse…

— Oh, tu sais, les métis vietnamiens roux, on se ressemble tous…

— Surtout quand vous n'êtes qu'un ! C'est pas toi qui t'es fait virer pour avoir explosé la voiture d'un prof avec un scooter volé ?

Allez, ce n'est pas si grave, plein de personnes l'ont pris différemment ! Espérons que ceux-là comptent dans les gens qui ont apprécié le spectacle…

— C'était pas ma meilleure manœuvre…

— T'as une manière bizarre de prononcer « connerie », m'enfonce Éric.

— Mon pote m’avait dit que le scooter était à lui, je savais pas qu’il était volé !

— Je me souviens encore de l’état de la voiture, en rit Enzo. C’était énorme !

Au moins, ça a plu à Enzo ! Éric, par contre, a déjà une dent contre moi, sûrement parce qu’Audrey nous intéresse tous les deux ! Qu’en pense-t-elle, d’ailleurs ? Elle n’est plus avec nous, je viens de le remarquer… Je la cherche du regard : elle discute avec Mélisse et sa cible. Au moins, elle ne nous a pas entendus… à moins qu’elle n’ait quitté la conversation dès qu’Éric m’a balancé ? Ma jumelle me fait signe et pointe son doigt au loin.

— Notre bus est là.

Elle a peut-être gagné des infos sur Audrey, je lui demanderai sur le chemin.

CHAPITRE 4

¿! Dans le hall de mon étage, je m'approche de la porte de mon appartement à pas de loup et introduis méticuleusement la clef dans la serrure. J'ouvre et m'arrête net en voyant ma mère, allongée sur le canapé devant une émission de cuisine. Ses yeux sont cernés, elle n'est ni coiffée ni maquillée, porte encore sa robe de chambre, mais elle est réveillée. Je ferme alors la porte sans me soucier du bruit, lui indiquant ma présence. Elle éteint la télé et me donne le plus grand sourire dont elle est capable dans cet état végétatif.

— Bonjour Cassandra !

— Salut… Tu fais une insomnie ?

— Non, j'ai mis un réveil pour être là à ton arrivée.

— Oh, merci…

Ça me flatte et me gêne que Roxanne se donne autant pour moi. Combien de temps a-t-elle dormi, quatre heures ? Son style « sorti du lit » contraste beaucoup avec le mien qui a

pris une heure de préparation. Elle le remarque aussi en me contemplant de haut en bas.

— Waouh, tu es magnifique aujourd'hui !

— Merci… je réponds froissée.

— Alors ? Comment était cette première journée ?

— Super ! J'ai commencé à me faire une amie qui m'a présentée à d'autres personnes ! Il y en a deux qui ont l'air super sympas et intéressants ! Ils sont jumeaux d'ailleurs, j'ai des questions à te poser à ce sujet, mais plus tard, t'es trop fatiguée pour le moment… Enfin bref, je vais peut-être intégrer une bande !

— Oh, une bande ! Ça ne t'est jamais arrivé ça, non ?

— Deux fois, en fait, mais on m'en a viré. Cette année devrait changer, maintenant j'ai appris ce qu'il faut faire.

— Ça valait le coup de redoubler pour ça ?

Merde, elle a compris ! Pourtant, elle garde son calme et n'ajoute rien… ça me met assez en confiance pour en parler.

— Quand tu m'as annoncé qu'on allait

déménager, je craignais de me retrouver dans une classe où les groupes seraient déjà formés. L'année dernière était atroce ; je n'avais pas d'amis, on se moquait de moi… Du coup je me suis dit que recommencer la seconde pouvait être une… seconde chance. Tu m'en veux ?

— Non, de toute façon tu avais un an d'avance. Même si tu avais de bonnes notes, tu t'en sortais mal socialement et tu as décidé de redoubler pour ça. Je te fais confiance ; tu sais mieux que moi ce qui est bon pour toi.

Sa dernière phrase l'affecte. Pourquoi ne voit-elle pas mon autonomie comme un allègement de charge, au lieu d'une irresponsabilité de sa part ? Elle se débrouille comme elle peut, je ne lui en demande pas plus !

— Je dois t'avouer que c'est loin d'être ce que je m'étais imaginée quand on t'a diagnostiquée surdouée, mais…

Ma grimace l'interrompt, lui rappelant que je déteste ce mot.

— Précoce ? HPI ? tente-t-elle.

— Quelle importance ? Aucun de ces termes ne peut décrire le fardeau que c'est.

— Intellectuellement maudite alors ?

C’est peut-être une blague, mais pas une si mauvaise suggestion… Ma mère s’offusque devant mon début d’air approbateur.

— Cassandra, n’exagère pas !

— Tu es sûre ? Tu as une idée de ce que ça fait d’être moi ?

— Oui, j’ai lu un livre dessus.

— Et t’as pleuré devant !

— Le passage sur les premières années… était assez dur. Il expliquait en quoi la lucidité t’empêchait de profiter de la vie comme les enfants de ton âge…

— Tu vois ? Tu as du mal à supporter une heure dans ma tête, tu imagines le subir constamment ? De réfléchir sur tout ? D’avoir toutes les sensations et émotions amplifiées ? D’être en décalage perpétuel avec les autres ? D’être toujours consciente de tout ? De sentir que le gars assis à côté de toi dans le bus souffre, mais que tu ne peux pas lui en parler parce que c’est flippant et inapproprié puis de passer la journée à se demander quel était son problème et si on a bien fait de rien faire ?

— Cassandra, marmonne-t-elle en

appuyant sa main contre sa tempe. C’est le milieu de la nuit pour moi…

— C’est vrai, désolée…

— Ça va, j’ai l’habitude.

Avant que le silence ne devienne gênant, maman se lève et se penche sur le meuble TV.

— Sinon, je suis passée prendre le courrier.

Elle se redresse et me tend un petit colis en carton coiffé d’un magazine de mode.

— Il y avait ça pour toi.

— Mortel ! Merci ! je m’exclame en le lui arrachant des mains.

Roxanne grimace et remet sa paume sur le crâne.

— Désolée, j’ai crié trop fort.

— C’est pas grave, je vais me recoucher de toute façon. Mon service commence à 19 heures ce soir.

— D’accord.

Nous marchons brièvement côte à côte puis nous nous séparons pour rejoindre nos chambres respectives.

— Bonne fin de nuit !

— Merci, bon après-midi.

Enfin ! Je jette le magazine de mode au pied de mon lit, me précipite sur ma chaise de bureau et ouvre mon colis : le DVD Freaks de Tod Browning ! J'allume mon ordi et regarde la jaquette en attendant le démarrage. J'aime tellement ce film ! Il est original, touchant, en noir et blanc… Et surtout : le casting comporte des personnes aux vraies anomalies, pas des stars trafiquées aux effets spéciaux ! Mais ça ne reflète pas les mœurs de l'époque, vu que le film a été interdit en salle et a ruiné la carrière du réalisateur… Oui, la superficialité était pire dans les années 30. Je n'ose pas imaginer ce que Browning et les acteurs ont pu ressentir face à ça… Même si je déteste ce que je suis, je peux me considérer chanceuse. Mon époque est plus tolérante, et comme ma différence est cérébrale, je peux mieux la dissimuler.

C'est à ça que sert mon grand tableau en liège maintenant. En quelques semaines, il s'est rempli de post-its détaillant ce qui ne va pas chez moi, reliés par des punaises et des fils. À gauche, *« hypersensibilité »*, *« empathie »*, *« pensée rapide en*

arborescence », *« implicite pas instinctif »*, *« lucidité »*, *« sens plus développés »* et *« meilleure mémoire »* forment une belle colonne verticale. Les caractéristiques de la précocité venaient d'une liste établie, puis les conséquences et solutions ont découlé de ma réflexion, et ça a donné un méli-mélo de groupes de mots éparpillés, attachés à zéro ou plusieurs fils.

En bas à droite se trouve la solution la plus simple et la plus compliquée : *« falsifier mes goûts »*, suivie d'une feuille listant les codes vestimentaires et culturels des autres ados. Blockbusters, comédies romantiques, pop, techno… Je me retourne et contemple ma chambre. Meubles d'occasion au style victorien, affiches de vieux films d'horreur et d'un groupe de métal symphonique, stickers Halloween… Un coup d'œil suffit pour savoir que rien sur ces listes ne me correspond ! Le désordre au sol en dit long aussi : vêtements sombres, motifs morbides, dentelles, résille, rayures noires et blanches… et contrastant avec tout ça : mon grand miroir vertical. J'y vois une fille avec mon visage et mon corps, aux cheveux lâches

et lisses, maquillée aux couleurs claires et habillée à la mode. Je me reconnais à peine avec ce style, mais il plaît aux autres, même à ma mère… En tout cas, ça fonctionne et ça vaut le coup. Cachées, mes passions resteront en sécurité. Cette année, je ne serai plus seule.

*) Devant ma petite télé, j'allume ma console et continue ma partie de Legend of Zelda. Comme on va bientôt manger, je ne m'embarque pas dans une grosse quête et me contente d'explorer les bois que je viens de découvrir. Les paysages sont toujours magnifiques dans cet univers ! La vraie forêt a ses sensations et odeurs, mais celles d'Hyrule me transportent avec leur éclairage onirique et leur musique promettant la magie ! Pour le moment, je n'ai trouvé que de la nourriture et quelques matériaux, j'espère aussi rencontrer de nouvelles personnes ou créatures amicales. Ça commence mal : deux Moblins viennent m'attaquer. Je dégaine mon épée et… Prends ça, Jordan ! Toi aussi beau brun barbu ! Mes agresseurs disparaissent, je récupère le butin

et continue ma promenade.

— À table ! crie ma mère depuis l'étage en dessous.

Je sauvegarde et pose ma manette. En me dirigeant vers la porte, mon regard tombe sur le crucifix au-dessus de mon lit. Je me retourne vers l'écran, j'ai peut-être exagéré la substitution pendant la bataille contre les Moblins…

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande Lucie du couloir.

— Rien.

Je la rejoins et nous descendons l'escalier ensemble. Devant le miroir de l'entrée, la collégienne replace le serre-tête sur sa coiffe blonde et inspecte les narines de son petit nez retroussé. La dépassant d'une tête et demie, j'en profite pour me mettre derrière elle, enlève les croûtes de mes yeux et ajuste le col de ma chemise.

Dans le salon, des cuisses de poulet et un plat de pommes de terre trônent au milieu de la table mise. Nos parents nous attendent, assis à leurs places. Ma petite sœur et moi, nous nous installons, puis nous joignons tous nos mains.

— Seigneur, bénis ce repas, ceux qui l'ont préparé, et procure du pain à ceux qui n'en ont pas.

Nous restons en silence, pendant quelques secondes, et les délions. Papa prend la carafe d'eau et commence à nous servir.

— Alors, fiston ? Comment s'est passée ta rentrée ?

— Pas terrible… Jordan est dans ma classe.

Je me serais contenté d'un simple « bien » si ça n'avait pas été papa. Ses petits yeux prennent peu d'espace sur son visage joufflu, mais on lit en eux comme dans un livre ouvert. Quand il pose ce genre de question, je sais qu'il cherche une réponse sincère et qu'il gardera son calme, quelle qu'en soit la gravité.

— Jordan… Durdant ? Celui qui…

— Oui, je le coupe. Et il m'en veut toujours.

— Il ne peut s'en vouloir qu'à lui-même ! intervient ma mère. Mon pauvre chéri, le revoir a dû faire remonter des souvenirs horribles…

Elle approche sa main de mon épaule,

mais je m'éloigne avant le contact.

— Pas besoin d'en parler.

Papa pose la carafe, puis maman se lève, prend la grosse pince pour servir la viande et nous lui tendons nos assiettes.

— Il y a quelqu'un d'autre de Sainte-Marie dans ta classe ? demande papa. Quelqu'un avec qui tu t'entendais ?

— Non. Que Jordan.

Ma mère serre la pince assez fort pour écraser une partie de mon poulet.

— De toutes les personnes que tu connaissais, il fallait que ça tombe sur lui !

— Et il est dans son élément maintenant.

— Chérie, fiston, ne généralisez pas ce lycée pour sa laïcité. Ils ne sont pas tous croyants à Sainte-Marie non plus.

— C'est vrai, confirme Lucie. Margaux y est juste parce que ses parents préfèrent l'école privée.

Au lieu de les poser, maman lâche les patates de Lucie dans sa sauce, lui éclaboussant la pommette.

— Vous pouvez affirmer ce qui vous chante sur les élèves, dit-elle en se rasseyant. Mais au moins, la structure de Sainte-Marie

les cadre. Dans ce lycée, on les laisse faire ce qu'ils veulent !

— Mais ce qu'ils veulent n'est pas forcément du mal. Fiston, il doit bien y avoir quelqu'un dans ta classe avec qui tu peux t'entendre.

— Il y a bien une fille…

— Une fille ?

Ma mère garde son couteau en main, suspendu, les yeux rivés sur moi.

— Chérie, me sauve papa. On peut faire confiance à Laurent, il saura se contrôler et attendre.

— Si tu as l'intention de l'épouser…

— Maman ! Je la connais à peine !

— Ce serait tout de même bien si tu trouvais ta future femme avant le bac, reprend mon père. En médecine, les études sont longues et intenses. Ce sera beaucoup plus difficile d'y rencontrer quelqu'un.

Avant le baccalauréat ? Ça me laisse à peine trois ans… Trois ans pour me trouver une fille douce, aimante, créative, qui correspondrait à ma famille… Et surtout, à qui je peux plaire en retour ! De plus, que veut dire papa par « trouver ma future

femme », est-ce que la rencontrer suffirait, ou dois-je me fiancer avant les épreuves ?

Non, c'est trop tôt pour en parler… Je me tourne vers ma sœur et change de sujet.

— Et toi, Lucie ? Comment se passe la quatrième ?

— Ça commence. J'ai pas encore trop d'avis sur les cours, on a surtout des rappels.

Pourquoi ai-je compté sur elle ? C'est toujours aussi compliqué de la faire aligner plusieurs phrases à la suite !

— Parle-nous de cette fille, reprend mon père. Vous avez bien discuté ?

— J'ai essayé, je réponds en soupirant. Mais elle a passé la matinée avec un autre.

— Ce sont les mœurs de leur genre, dit maman.

Elle coupe son poulet avec un acharnement inhabituel, jusqu'à faire crisser le couteau sur l'assiette. Avant de prendre sa bouchée, elle tend sa fourchette vers moi.

— Tu sais, mon amie Agnès a une fille de ton âge, il serait peut-être temps de la rencontrer.

— Tu es si opposée à ce qu'il se rapproche d'une athée ? intervient papa.

Embarrassée, ma mère mâche en cherchant sa réponse, puis avale quand elle se sent prête.

— Il peut… peut-être l'avoir en tant qu'amie, mais pour le mariage, Laurent sera mieux avec une fille qui partage nos principes.

Ça y est : ils parlent de moi à la troisième personne. Mon avis n'a plus de place dans cette conversation.

— Tu m'as bien épousé, rétorque mon père. Et j'ai eu une autre éducation.

— Ce n'est pas pareil. Tu commençais à te convertir, et j'étais assez mûre pour estimer ta sincérité.

— Alors pourquoi ne pas donner une chance à une fille de son lycée ? Ça ne te dit rien, « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » ?

— Jésus a aussi dit « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée. ». Se lier avec des gens qui L'ignorent…

— « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense avez-vous ? Les publicains même n'en font-ils pas autant ? Et

si vous saluez vos frères seulement, que faites-vous de plus que les autres ? » On ne vaut pas mieux qu'eux si on les méprise, reprend papa. Moi-même, à leur âge, je ne croyais pas en Lui, mais j'ai fini par trouver la foi. Laurent est un bon chrétien parce qu'on l'a élevé comme ça, d'autres ont besoin de plus de temps. Mais dans tous les cas, nous sommes tous des enfants de Dieu et méritons tous d'être aimés. Que ça te plaise ou non, son entourage sera principalement athée à partir de maintenant. Tu vas devoir t'y habituer.

Et moi ? Comment vais-je m'y habituer ?

α Je sens un truc dur en coupant la viande de Lucas, bizarre pour un steak haché… Inquiet, je force avec mon couteau : ça produit un son de craquement et une sensation d'effritement.

— Attends, dis-je en éloignant son assiette. C'est encore…

— Nan, j'ai faim !

Il attrape un morceau, le fourre dans sa bouche et le recrache.

— Beurk, c'est gelé dedans !

— Fallait me laisser finir.

Dégoûté, mon petit frère empoigne ses spaghettis et les mange comme une pomme. Je lui dirais bien d'utiliser sa fourchette, mais à cinq ans et avec cette sauce tomate, il se salirait dans les deux cas. Du moment qu'il ne s'en met pas dans les cheveux… Si c'est moi qui m'en occupe, il finira avec une zone de frisottis, et Jenny ne manquera pas de me narguer. Déjà, il faut que je réchauffe les steaks au micro-ondes. Je prends nos assiettes, me lève, cogne mon coude contre une grosse armoire et fais tomber la moitié de mes pâtes.

— Put… réfaction !

Au moins, Lucas en rit. Je pousse la nourriture sous le meuble, mais m'arrête en entendant le bruit des clefs tournant dans la porte d'entrée.

— Salut les enfants ! dit Claude en ouvrant.

— ¡ Hola tonto ! on répond en chœur.

Je couvre ma bouche, essayant de contenir mon rire, mais le petit craque tout de suite.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Rien, je mens. Un truc que je viens de

lui dire.

— Pas sur moi j'espère ! Plaisante notre oncle en souriant.

Si, sous ton nez, et sans que tu le comprennes !

Claude déboutonne sa chemise de chauffeur, révélant son T-shirt Pink Floyd « Wish you were here », avec les deux mains robots qui se tiennent. Il baisse la tête et remarque la pagaille à mes pieds.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Les steaks sont congelés à l'intérieur. J'ai voulu les mettre au micro-ondes, et je me suis tapé le bras sur cette salo… saladerie d'armoire !

Et ce n'est pas étonnant quand on voit la taille de ce salon-cuisine-salle à manger : un petit T avec un coin télé au fond à gauche, la cuisine à droite, et un couloir pour la table, les chaises et les meubles de rangement. Une armoire en plus, et il n'y a plus assez de place pour circuler !

— Tu ne les as pas décongelés avant ? me reproche mon oncle. Je croyais que tu savais cuisiner.

— Oui : les plats préparés qui se mettent

au four.

Claude lève les yeux au ciel. Comme si j'étais censé tout gérer à même pas quinze ans !

— D'accord, soupire-t-il. Je m'occupe du repas. Toi, nettoie les pâtes par terre.

Il prend nos assiettes, coupe les steaks en petits morceaux et les fait revenir dans la poêle. Je ramasse la crasse par terre, la jette à la poubelle et me rassieds.

— Daniel, il reste encore une énorme tache !

— J'ai jamais passé la serpillère, c'est le mieux que je peux faire !

— Que je puisse faire.

D'accord, tonto, sois l'expert en langue ! Mon oncle met du produit vaisselle sur une éponge humide et me la tend.

— Essuie et essore jusqu'à ce que ça soit propre.

Pour cette fois, je lui obéis. Évitons de crier devant Lucas.

— Préfère les pâtes à maman, dit le petit en posant ses restes. Quand elle rentre à maison ?

— Bientôt, je réponds. Après, on partira

de cet appart et on retrouvera un endroit plus grand !

Claude me juge du regard, mais retient ses commentaires.

— Et papa ? ajoute Lucas.

Ses mots me retournent le ventre. Je sais bien qu'on l'a préservé des abus de ce connard, mais je ne supporte pas l'affection qu'il garde pour lui ! Je pose l'éponge dans l'évier et m'approche du bambin.

— Lui ? Il est parti loin, mais on peut toujours le chercher ! Tu veux prendre l'avion ?

Je le soulève, le porte à l'horizontale et le fais planer dans le salon en imitant le moteur. Quand ses rires couvrent mes bruitages, je le dirige vers la chambre et ralentis au niveau de son matelas.

— Mesdames et messieurs, nous arrivons à destination ! Le passager Lucas Maltais est attendu à l'aéroport par Patapoyo !

Il tend les bras vers sa peluche et je le pose juste devant.

— Patapoyo ! s'exclame-t-il. Un dragon vient pour détruire notre île, il faut le battre !

C'est bon, je l'ai amusé assez longtemps